

Les Semeurs de foudre

Avertissement

Dans ses romans anciens, Henri Vernes privilégie souvent les descriptions fouillées de lieux, de paysages et certains de ces paragraphes, aux images évocatrices, sont de véritables petits bijoux littéraires qui me fascineront toujours. C'est parce qu'ils sont si bien écrits que souvent j'aime en reprendre en citation dans cette série d'articles. *Les Semeurs de foudre* ne font pas exception et je m'en suis dès lors donné à cœur joie sur ce plan...

Imaginons avant-guerre, deux hommes bien différents...

Egon était issu d'une famille aristocratique des environs de Munich. Comme beaucoup de ses compatriotes, il s'était senti humilié lors de la défaite de 1918 et ne rêvait que de grandeur pour son pays. En cette fin des années '30, il était heureux lorsqu'il défilait au son martial des fanfares, au rythme martelé des bottes sur les pavés, parmi les troupes d'assaut, les SA, les sections de jeunesse hitlériennes, dans les rues noires de monde de sa ville natale...

Son cœur cognait fort dans sa poitrine quand il saluait, la main haut levée, le sauveur de la patrie qui, entouré de ses lieutenants, conseillers, et courtisans dominait les cortèges guerriers du haut de sa tribune marquée de l'emblème qu'il avait choisi pour son parti.

Egon von Hurstedt admirait cet homme souvent agité et vociférant. Il pouvait même réciter par cœur des passages entiers de *Mein Kampf*. Il savait aussi et cette perspective le remplissait d'allégresse que, fustigé par son führer, il allait bientôt envahir l'Europe et pourquoi pas le monde ? Il irait partout où Hitler lui ordonnerait d'aller. Toujours...

Heinrich Taube n'était quant à lui pas un adhérent du parti nazi. Il ne voyait pas d'un très bon œil l'esprit guerrier qui habitait les nouveaux dirigeants et il n'aimait pas cet Adolf Hitler qu'il soupçonnait d'être habité par la folie.

Pourtant, Taube était un patriote, sincère, soucieux de l'avenir de son pays, prêt à donner le meilleur de lui-même pour que l'Allemagne prospère et redevienne une grande nation respectée et fière.

C'est par ses talents scientifiques qu'il voulait servir et même s'il n'appréciait pas les hommes au pouvoir, il ferait ce que la droiture, la fidélité comme le souci qu'il avait de l'avenir de ses compatriotes lui commanderaient de faire...

Amérique du Sud, 1962, mystères et langues coupées...

Qui veut empêcher Bob Morane, Bill Ballantine et le Professeur Clairembart de visiter les Monts Madidi, au-delà des Murailles Rouges où des aviateurs auraient survolé les ruines d'une cité ancienne ? Qui et pourquoi ?

À Puerto dos Tigres, où Bob et Bill doivent retrouver le professeur, personne n'accepte de leur venir en aide pour monter une expédition. Au contraire, tout le monde semble s'être donné pour consigne de les dissuader d'entreprendre le voyage.

L'Alcade, Acates Pando, une épave imbibée d'alcool ne fait lui non plus strictement rien pour assister les voyageurs pourtant porteurs de lettres d'introduction et de documents officiels.

« Non seulement, pour atteindre ces sierras du diable, il faut franchir les Murailles Rouges, ou des marécages dignes de l'enfer, mais au-delà, il y a les Indiens de la forêt (...) on les appelle dans la région Los enemigos del Christiano... En plus, on ne sait exactement ce qui se passe dans les Monts Madidi...Il court d'étranges bruits. »
p. 14¹

Une nuit, Morane et Ballantine sont carrément attaqués, dans leur chambre du Palacio del Rey –

¹ Les numéros de pages renvoient à l'édition Marabout junior du roman, n° 226, 1962, Editions Gérard & C°, Verviers.

un nom bien ronflant pour ce nid à punaises, cafards et autres douces créatures à pattes, élytres et mandibules – par deux Indiens muets, à la langue coupée, de la tribu des Yorongas...

Tout cela fait beaucoup et démontre que celui ou ceux qui ont mis sur pied toutes ces embûches et organisé cet attentat doivent être bien informés, peu désireux d'être dérangés dans leurs activités et s'être pour cela dotés d'une organisation rigoureuse.

Pour en revenir à l'Alcade, il ne fait guère de doute que cet ivrogne répugnant est un scélérat notoire qui doit s'adonner à l'un ou l'autre inavouable trafic destiné à améliorer son ordinaire.

Peut-être est-il même en cheville avec ceux qui tentent de faire avorter par n'importe quel moyen les projets des trois compagnons d'aventures qui, finement, font croire à l'alcoolique qu'ils ont décidé de modifier leurs plans.

Ils obtiennent ainsi de Pando l'assistance d'un guide pour se rendre uniquement au pied des Murailles Rouges où l'on trouve aussi les restes d'une ville ancienne.

Hors de question cependant que cet accompagnateur aille plus loin. Le lecteur aura confirmation de la malhonnêteté de cet Alcade amateur de *cachaza*, dès le second chapitre :

« *Acates Pando (...) au cours de la nuit suivante (...) devait (...) grâce à un poste émetteur de radio dissimulé dans les combles de sa demeure, se livrer à de mystérieux conciliabules (...)* »

p. 22

Tout est donc en place pour nous laisser prendre la main par l'auteur et nous plonger dans l'une de ces grandes aventures qu'il a le secret de nous concocter.

En une petite vingtaine de pages, Henri Vernes a éveillé notre curiosité, fait naître notre envie de savoir de quoi il retourne dans ces Monts Madidi peuplés d'Indiens à la langue coupée – et de qui ou quoi d'autre encore ? – et nous ne lâcherons pas le livre avant la fin.

Comme toujours, notre auteur favori excelle dans l'art de faire monter la pression par quelques phrases édifiantes :

« *Prodigieuse masse de porphyre pourpre, les Murailles Rouges dressaient devant l'horizon, du nord au sud, et à perte de vue dans les deux sens, leur barrière de sang caillé, comme pour lancer un avertissement de mort aux audacieux qui voudraient les franchir. Au-delà, c'était l'inconnu, la forêt vierge coupée de marais pestilentiels, de sinistres sierras hantées par les Indiens insoumis, que les légendes disaient mi-hommes, mi-chauve-souris, soit parce qu'ils buvaient du sang comme les vampires, soit qu'ils ne sortaient que la nuit. Peu d'hommes étaient allés au-delà des Murailles Rouges, et ceux qui y étaient allés en étaient revenus fous, racontant des histoires qui semblaient plus issues d'un cauchemar que de la réalité.* »

p. 22

Brrr...

Le guide commissionné par Pando pour tracer la route des trois amis vers la cité de Purimac au pied des Murailles Rouges, s'appelle Manca. S'il se comporte correctement, il ne manque pourtant pas d'intriguer Bob :

« *Manca semblait sorti d'un roman de Fenimore Cooper² ou de Gustave Aimard³. Il était grand, maigre, avec un profil d'aigle et des cheveux lisses (...) il portait une ksuma bariolée, sorte de grande robe comme en revêtent beaucoup de tribus de la Haute-Amazone. Dans ses yeux noirs brillait un feu vif, trop intense, qui laissait présager des explosions de sentiments extrêmes, comme la fureur, l'épouvante et le fanatisme (...) l'on devait tout redouter de la part d'un fanatique qui peut à tout moment se changer en bête féroce, ou couarde.* »

p. 26

Charmant compagnon de voyage !...

Manca laisse assez vite paraître ses peurs et ses superstitions, car les ruines de Purimac enfin rejointes, il refuse d'en commencer l'étude

² James Fenimore Cooper, 1789-1851, auteur américain, qui écrivit bien sûr le *Roman de Bas-de-cuir* (avec le *Dernier des Mohicans* en 1826), *La Prairie*, 1827, *The Sea-Lion*, 1849 parmi bien d'autres romans.

³ Gustave Aimard, 1818-1883, écrivain français de romans d'aventures comme *Les Compagnons de la Nuit*, 1856, *Les Trappeurs de l'Arkansas*, 1858, *La Grande Flibuste*, 1860, ...

immédiate en raison de la proximité de la tombée de la nuit, période propice aux agissements des *demonios* ...

Ce soir-là, son attitude ne perturbe pas trop les explorateurs qui se disent qu'après tout, ces ruines sont sur place depuis des centaines si pas des milliers d'années et qu'elles ne vont pas disparaître en quelques heures, jusqu'au lendemain.

Musique, Maestro ! ou voici le *Pied-Piper*...

Le sommeil des quatre hommes est interrompu par la musique émise par un mystérieux joueur de flûte, présence incongrue à cette heure et à cet endroit, au cœur des ruines, le son donnant de surcroît l'impression de provenir des entrailles de la terre...

« Les quatre hommes étaient demeurés immobiles à écouter cette musique qui retentissait sous leurs pieds comme un chant funèbre venant du fond d'une crypte secrète. »

p. 33

Le flûtiste varie ses thèmes. Il joue des airs différents, l'un d'entre eux faisant oublier à Manca ses terribles *demonios*, tant redoutés, pour lui faire dire qu'il s'agit là de la voix de Pachacamac, l'Idole Noire, le Pluton des anciens Incas, peut-être leur dieu suprême, comme l'explique Clairembart qui se souvient qu'une légende ancienne évoque ce culte étroitement lié à Purimac, la cité morte.

Les quatre mélomanes malgré eux, ne peuvent en découvrir plus et rentrent au campement, bel épisode qui donne à Henri Vernes une nouvelle occasion d'épaissir encore le mystère dans lequel baigne son récit.

« (...) les quatre hommes abandonnèrent ces lieux hantés, où les ténèbres dans les angles des vieilles murailles, se sculptaient en formes monstrueuses, où les anciennes statues, aux masques rongés par le soleil et le vent, reprenaient vie et semblaient s'animer, prêtes à éclater de rire ; ces lieux hantés où le sol lui-même avait une voix. » p.35

Des paragraphes entiers donnent une dimension fantastique à ce roman et font bel effet sur le lecteur avide d'images fortes, insolites,

mystérieuses...

Bob Morane est alors victime d'un nouvel attentat. Si une sagaie manque sa cible de peu, Bob lui ne rate pas la sienne en ripostant et blesse son agresseur qui s'évanouit dans les ténèbres.

Qui cela peut-il être ? Le flûtiste souterrain ? L'un ou l'autre *demonio* cher à Manca ?

Le groupe découvre le lendemain, au milieu des ruines, un Pando mourant qui avoue avoir reçu l'ordre d'éliminer les voyageurs trop curieux, l'instruction émanant des "*langues coupées*".

Le bandit ne peut expliquer qui chapeaute ces Indiens muets mais avant de trépasser, il se rachète quelque peu en prévenant Bob et les autres du danger que représente le joueur de flûte tout en leur désignant un socle de pierre qui avait dû soutenir par le passé l'une ou l'autre statue.

Au même moment, la flûte se fait entendre et le socle montré par l'Alcade pivote sur lui-même, dévoilant les degrés d'un escalier s'enfonçant dans les ténèbres du sol... Inutile de préciser que curieux comme ils le sont, nos héros s'empressent d'explorer le souterrain ainsi découvert et progressent dans un labyrinthe compliqué dont ils marquent les carrefours et les embranchements à la craie pour assurer leur sortie.

Le boyau suivi ne menant à rien, ils font demi-tour pour constater que "quelqu'un" a effacé les repères destinés à les guider...

« Nulle part, ils ne devaient retrouver les croix de craie laissées par Clairembart. Et ils comprirent alors, avec effarement et épouvante, que quelqu'un, derrière eux, les avait effacées une à une afin de les empêcher de regagner l'air libre, de les garder captifs au sein de ce dédale où couvait une perpétuelle menace. »

p. 47

Le flûtiste attire alors les captifs vers une muraille pivotante, ouvrant sur un temple éclairé par des torches, creusé de niches abritant des momies, et où trône une statue dont la vue déclenche chez Manca une crise d'hystérie.

Pour lui, il s'agit de l'Idole Noire et il hurle qu'il ne veut pas mourir tout en se frappant le front sur l'arête des pierres... Cet événement a

incontestablement inspiré Pierre Joubert pour sa couverture.

La muraille s'est entre-temps refermée, guidée par quelques notes aigrettes et le quatuor se retrouve bel et bien prisonnier du temple secret.

Il s'avère alors que la statue de Pachacamac n'est que du toc, qu'elle ne date que de quelques années, "on" a donné une patine de vieillesse aux pierres en utilisant un acide...

Il est aussi dorénavant clair que se sont les airs de flûte qui commandent les ouvertures et les fermetures des socles, cloisons et autres murailles comme le ferait un système électronique moderne. Tout est donc truqué dans ce faux temple qui n'a rien d'un monument historique.

Nous apprenons dans ce roman que Bill jouit de dons musicaux : une bonne oreille et une facilité à retenir et siffler une mélodie. Ses efforts finissent par faire fonctionner tout ce bric-à-brac de foire qui constitue en fait un passage secret pour accéder aux Monts Madidi sans pour cela devoir escalader les Murailles Rouges.

« C'était le vaste moutonnement de la forêt vierge entrecoupée de savanes, sillonnées par les lacis d'argent de rios anonymes qui irriguaient cette région où la nature se déchaînait jusqu'à la démence. »
p. 62

À peine sortis du temple de fête foraine, les voyageurs doivent affronter de nouveaux dangers comme les Xurubas, une tribu d'Indiens farouches qui veulent les empêcher de progresser ; comme surtout un ennemi beaucoup plus inattendu dans ce lieu où il est surtout jusqu'alors question de vieilles pierres : quelque chose qui jaillit tout-à-coup du ciel :

« C'était (...) une sphère (...) assez volumineuse (...). Au sommet, on apercevait une coupole dotée de hublots (...) juste au-dessus du plan inférieur, on distinguait une série d'épaisses tubulures dirigées vers le sol, comme des canons ([...]) l'engin avançait avec une extrême rapidité. »
pp. 83-84

La curieuse machine n'est pas là pour agrémenter le décor et elle est manifestement programmée pour éliminer Morane et les trois autres curieux.

« Des tubulures (...) des éclairs avaient jailli, pour se muer presque aussitôt en boules de feu qui allèrent frapper le sol à une assez grande distance l'une de l'autre, à mille mètres environ devant les voyageurs. Il y eut une série d'embrasements et (...) Morane et ses compagnons sentirent un souffle brûlant passer sur eux. »

p. 84

Bob, Bill, Aristide et Manca échappent quand même à l'incendie destiné à les griller et affrontent ensuite un orage digne de l'apocalypse imagée, *comme si tous les orages du continent se concentraient sur les sierras.* (p. 96) Et à nouveau, quelque chose de très étrange se produit :

« (...) le prodige eut lieu. Les éclairs, qui se nouaient au-dessus des montagnes tels de prodigieux boas de feu, se groupèrent au-dessus d'un point précis sur lequel tombèrent alors d'énormes boules de feu, qui une à une disparaissaient derrière les crêtes des sierras. »

p. 93

Comme si quelqu'un avait organisé l'aspiration du feu du ciel...

Le talent avec lequel Henri Vernes réussit à faire repartir une aventure au moment voulu n'est plus à démontrer. À ce stade du récit, il faut donc créer un événement pour permettre à Bob Morane de rebondir et d'avancer vers ce qui constitue l'origine des problèmes qu'il a eu, au même titre que ses accompagnateurs, à affronter tout au long de la centaine de pages qui précède.

Ici c'est le sauvetage par Bob d'un Yoronga, menacé par un jaguar affamé. L'homme, bien que membre de la bande des "langues coupées" voue à son sauveur une reconnaissance sincère qui l'incite à coopérer du mieux qu'il peut avec les Européens guidés par Manca.

« Il fallut plusieurs heures, en s'aidant de signes, de dessins, pour comprendre qu'à peu de distance de là se trouvaient des constructions (...) sous lesquelles étaient creusés de grands souterrains. Tout semblait venir de là où régnaient de méchants hommes, dont les Yorongas et les Xurubas étaient les esclaves, et que commandait un homme plus redoutable

encore. C'étaient ces hommes, des Blancs, qui se servaient de la sphère volante. »

p. 101

Le miraculé ne survit pas à une nouvelle attaque de la sphère qui sépare le groupe, Bob et Bill tombant aux mains de ceux qui tirent les ficelles de toute cette histoire.

Ils sont appréhendés par quatre hommes, des Blancs, vêtus d'uniformes gris sans insigne, chaussés de lourdes bottes et portant casques d'acier. Armés de mitraillettes, ils sont accompagnés d'auxiliaires indiens.

Le porte-parole de ces hommes s'exprime en espagnol, avec un *accent guttural*...Tiens donc, des uniformes gris, des casques, des bottes, un accent guttural, l'Amérique du Sud du début des années '60...Pas mal d'indices permettent de soupçonner l'origine de ces soudards...

Le doute n'est plus permis quand nous est présenté le maître des lieux qui salue les nouveaux venus en claquant des talons tout en inclinant mécaniquement la tête au crâne porteur de rares cheveux impeccablement lissés et séparés par une raie centrale....

Le Colonel Egon von Hurstedt, Waffen SS, se trouve là parce que durant la seconde guerre mondiale, Hitler avait fait installer cette base secrète pour y développer une arme nouvelle, fruit du cerveau du Professeur Taube, arme qui permettrait de lancer la grande attaque pour la conquête du continent américain.

La défaite du Reich avait heureusement mis un terme à ces rêves insensés et l'équipe de von Hurstedt avait été oubliée sur place.

Ces hommes avaient pourtant poursuivi leurs travaux et l'arme conçue par Taube avait été mise au point. L'Allemagne nazie vaincue, l'équilibre du monde modifié, le Colonel SS avait décidé de vendre l'invention au plus offrant, une puissance ambitieuse, avide de domination qui offrait au surplus au Munichois un grade élevé dans son armée, qui allait devenir les semeurs de foudre.

Il ne fait aucun doute que l'ancien nazi est toujours un dangereux fanatique, nostalgique de l'ère hitlérienne et de ses effroyables méfaits.

« (...) von Hurstedt s'était soudain

animé, le visage parcouru de tics et une lueur de démence criminelle dans le regard (...) cet homme avait, au cours de toutes ces années, accumulé rancœur et haine au fond de son cœur (...) il se sentait prêt à déverser toute cette rancœur, toute cette haine, sur l'humanité que, sans doute, il rendait responsable de sa défaite. »

p. 123

C'était bel et bien un être abject, un bourreau qui n'avait pas hésité à faire couper la langue aux Yorongas pour s'assurer de leur silence, ni à tuer l'Alcade Acates Pando, son informateur, ni à s'allier à d'autres fous qui comme lui n'avaient qu'une envie, celle de mettre le monde à feu et à sang pour assouvir leur soif intarissable de puissance.

Au départ, Bob et Bill n'ont pas d'autre choix intelligent que de feindre de coopérer et ils sont incorporés dans l'équipe de savants et de techniciens dirigés par le professeur Taube.

Un Taube qui ne partage pas du tout les idées extravagantes de son supérieur. Son personnel et lui n'ont rien de commun avec ces nazis nostalgiques et ils ne voient pas l'utilité de travailler en secret, la guerre étant terminée.

Tous, ils aideront dès lors Morane et Ballantine à mettre fin aux aspirations machiavéliques de von Hurstedt qui tombera, à la sortie du repaire des fuyards dont il est devenu l'otage, sous le coup de feu vengeur de Manca. Quant à ses sbires, privés de leur petit "führer", ils se feront sauter avec les installations...

Bob Morane, Bill Ballantine, Aristide Clairembart, Manca, Taube et ses hommes, repartiront vers la civilisation, la vie, la liberté... Une fois de plus, grâce à l'Aventurier et ses proches, le monde libre venait d'échapper à la folie meurtrière de quelques déments comme il s'en dresse périodiquement sur les chemins de la paix...

Il allait encore être possible *de fouler à nouveau l'herbe verte des prairies, de humer la fraîcheur tendre des matins d'été, et la lourdeur entêtante des crépuscules...*p. 149

Guy Bonnardeaux